

ANNE QUÉRUEL

Louis-Hector de Ségure

1726-1790

ESPION DU ROI



LOUBATIÈRES

1790

Le corbeau s'était posé sur le rebord de l'étroite fenêtre du cachot et dardait un œil curieux, cherchant à percer la pénombre.

Le vieux seigneur gisait allongé sur une pailleasse. Il était toujours habillé comme le jour de son arrestation. Sa culotte de soie noire avait connu jours meilleurs, ses bas n'avaient de blanc que le nom et une boucle d'argent manquait à sa chaussure gauche. Sous le gilet sali, sa chemise de linon aux manchettes de dentelles avait triste allure, déchirée par endroits et maculée de traînées de sang. Ses cheveux blancs, épars sur ses épaules, accentuaient son regard fatigué. Un froid glacial régnait dans la pièce malgré le maigre feu de bois et se drapant dans sa couverture, il frissonna tout en pestant, une fois de plus mais sans violence, contre l'oiseau, seul à lui rendre visite avec le porte-clefs.

Quinze jours seulement qu'il moisissait dans cette tour andalouse et il devait y rester dix ans, loin du monde et de sa patrie, dans l'ignorance des événements de France, loin des siens, condamné par une cour espagnole qui avait suivi les conclusions du rapporteur du procès :

« Ni la naissance du comte de Ségure, ni ses grades militaires, ni son âge avancé, ni ses infirmités ne pourraient lui éviter le châ-timent suprême, si cette cause devait se suivre par les procédures

ordinaires. Mais, en raison des évènements actuels de France, on peut la suspendre et transférer le comte, pour dix ans, dans l'une des forteresses du royaume, sans communication. »

À la suite de quoi le vieux gentilhomme avait été enfermé à l'Alhambra, à Grenade, dans la haute tour de l'Oménage, réservée aux prisonniers de qualité. Une pièce sombre, aux murs suintants d'humidité, une pauvre paille sur un châlit de bois, une table bancale de bois brut et un tabouret des plus rustiques formaient tout le mobilier. Au bout de trois jours, on lui avait fourni du papier et de l'encre ainsi que quelques livres tirés de la bibliothèque du gouverneur, des auteurs latins et un *Don Quichotte* aux pages cornées qui avait dû faire l'ordinaire de bien d'autres gentilshommes prisonniers. Mais vaincu, une fois de plus, par une violente crise de rhumatismes et par la petite toux sèche qui lui arrachait la gorge en permanence, miné par la tuberculose qui lui faisait cracher du sang, il passait ses journées à regarder le ciel par l'étroite meurtrière qui lui dispensait un faible jour.

Comment en était-il arrivé là ?

ARREAU

Le jeune garçon courait pieds nus le long de la Neste, attentif à ne pas glisser sur les cailloux humides qui bordaient le torrent, et jetait fréquemment un regard derrière lui, espérant ne pas voir surgir la vieille Catherine, toutes jupes virevoltantes et coiffe en bataille. Une fois de plus, il avait fui la cour du château, son précepteur, un brave abbé suant l'ennui, et les déclinaisons latines qu'il devait lui réciter tous les soirs avant le dîner. Évidemment, ces échappées lui coûtaient le fouet au retour mais le jeu en valait suffisamment la chandelle pour qu'il saisisse la première occasion.

Il était tellement plus agréable d'arpenter la montagne, de pêcher les truites dans les torrents, et de pister les isards. Le parfum pénétrant des fleurs sauvages, l'odeur enivrante de l'herbe fraîchement coupée, la senteur forte des moutons, toutes ces exhalaisons le transportaient.

Habitué à chasser dès son plus jeune âge et à courir la montagne en solitaire, son plus grand bonheur était pourtant de suivre les bergers aux estives. Il trouvait ses meilleurs compagnons de jeux dans les bergeries, l'été, et, fier d'être utile, il courait à la recherche des brebis égarées, gourmandes ou folâtres, avec les jeunes bergers, aidés par les labrits à l'abolement rauque et impératif.

Le plus vieux des bergers, le grand béret rouge fermement planté sur sa tête, chargé de traire les bêtes et de fabriquer un fromage de brebis au goût merveilleux, n'avait pas d'aide plus consciencieux et plus attentif que lui, toujours prêt à transporter les chaudrons pleins dans l'appentis où les fromages étaient mis au frais.

On le trouvait également à la forge où il avait parfois l'autorisation d'actionner le soufflet pendant le ferrage des chevaux de son père. La chaleur du foyer, le reflet rougeâtre des flammes sur le tablier de cuir du forgeron, l'odeur violente de la corne chauffée, le hennissement inquiet des chevaux immobilisés, le bruit sourd du marteau, tout cela l'impressionnait fortement et avait pour lui beaucoup plus d'intérêt que de déchiffrer Virgile et d'apprendre les *Georgiques* par cœur.

Et, bien entendu, à la tête des garnements du village, il était le premier à pêcher les truites dans le torrent et organisait avec compétence, en se gardant le beau rôle, des combats de chevaliers avec prises d'infidèles, armés, les uns et les autres, de rapières en bois, dans les prés au bord de la Neste.

Jean-Louis-Hector de Galiay de Ségure était un enfant attachant, le port de tête fier et les mollets solides, l'œil gris clair rieur sous la masse brune de cheveux rebelles. Il n'avait pas connu sa mère, Marie de Ségure, une frêle jeune femme de santé délicate. Malade de la poitrine, elle était morte deux ans après sa naissance. Il avait grandi entre sa nourrice, Catherine, une paysanne de Jézeau venue à Arreau avec Marie de Ségure, et quelques domestiques. Pour le différencier de son père, on l'appelait Louis-Hector, ses deuxième et troisième prénoms.

Mais enfin, le fils unique du haut et puissant seigneur Jean-Louis de Galiay, juge royal et lieutenant principal de la judicature d'Aure, ne devait pas se commettre avec la valetaille et il apprenait à la dure l'obéissance. Son précepteur, le pauvre, avait des consignes

sévères sur la façon de l'éduquer mais ses reproches tout en douceur n'avaient aucun effet. Le gamin craignait bien plus les claques administrées avec largesse par la vieille Catherine.

Son père était tout occupé à ses affaires. Originaire de Bagnères-de-Bigorre, de l'autre côté de la montagne, il avait grandi en Espagne où son père exploitait des mines à Port Bielh, mais il avait épousé la dernière descendante des Ségure, vieux hobereaux, alliés aux plus puissants seigneurs du comté d'Aure, les d'Abayan, sénéchaux d'Aure depuis le ^{XIV}^e siècle, et les d'Arroux, seigneurs d'Estensan, les plus riches de la vallée.

À la mort du dernier des Ségure, frère de sa femme, monsieur de Galiay avait repris la charge de juge royal et lieutenant principal qu'il exerçait à Arreau, et l'enfant porterait à sa majorité le titre de comte de Ségure tombé sans lui en déshérence.

Le pays d'Aure faisait partie des Quatre-Vallées, Aure, Magnoac, Neste et Barousse, soumises à des coutumes datant de l'an 1300 accordées par le seigneur Bernard de Labarthe. Elles donnaient aux États des Quatre-Vallées, uniquement composés du Tiers, bourgeois et propriétaires, la gestion financière, juridique et fiscale de la région. Situation originale dans le royaume, le clergé était exclu de toute intervention et les nobles n'avaient voix au chapitre qu'en tant que propriétaires « bien-tenants ».

La charge de juge royal était importante et donnait à monsieur de Galiay, des pouvoirs étendus, mais le caractère indépendant des habitants de la vallée et la conscience des privilèges qui leur avaient été consentis quatre siècles auparavant, entérinés depuis Louis XI par les rois de France successifs, en faisaient des sujets difficiles à gouverner et campés avec ténacité sur leurs prérogatives.

Les affaires jugées par le lieutenant principal se traitaient au château du Camou (mouillé, en langue d'oc) ainsi appelé car il était placé au bord de la Neste et soumis à ses caprices. Arreau

est en effet au confluent des deux Nestes, celle d'Aure et celle du Louron, des torrents de montagne récupérant les neiges et les glaces à haute altitude. En un rien de temps, les paisibles ruisseaux aux eaux claires et bondissantes pouvaient se transformer en torrents furieux à la couleur jaunâtre, charriant des racines et des troncs d'arbres arrachés sur leur passage. Les inondations ne manquaient pas et les riverains surveillaient avec crainte la montée du niveau de l'eau.

Le château du Camou, flanqué d'un moulin, était donc un indicateur de la montée des eaux pour les maisons du bord du torrent. Il appartenait aux Ségure et Louis-Hector était né au premier étage, dans la grande chambre qui donnait sur le plus important des bras de la Neste. Mais la famille résidait maintenant au château de Ségure, au bord de l'autre bras, face à la grande halle et aux maisons bourgeoises donnant sur le torrent. Au château du Camou, on trouvait seulement les bureaux de la charge, la bibliothèque de monsieur de Galiay et, au premier étage, une chambre voisine du grand cabinet de travail.

Au centre d'Arreau, le château de Ségure occupait une position intéressante. Autrefois dévolu par la plus ancienne famille du pays, les vicomtes de Labarthe, son donjon en faisait l'un des verrous protecteurs de la vallée. Après des fortunes diverses et des héritages émiettés, il avait été racheté au xvii^e siècle par la famille Fornier, de riches robins récemment anoblis, devenus comtes de Ségure, qui affirmaient bien haut leur noblesse et leurs alliances prestigieuses, occupaient un banc armorié à la chapelle Saint-Exupère et avaient obtenu le droit d'être enterrés dans le chœur de Notre-Dame d'Arreau.

Le château formait un ensemble assez original grâce à ses ajouts successifs. Une tour carrée du xiv^e siècle, coiffée d'ardoises et tenant au roc, donnait l'impression d'être accrochée depuis des siècles à la montagne. Devant, un logis flanqué d'une

tourelle ronde, avait été reconstruit au ^{xvii}^e siècle par Dominique de Ségure. Jouxant la tourelle se trouvait l'ancienne prison d'Arreau avec, au-dessus, sa salle des gardes. Le grand portail était surmonté des armes de la famille et l'enfant ne se lassait pas de rêver devant le heaume emplumé de chevalier qui les surmontait.

Il y avait bien longtemps cependant que la famille de Ségure était toute tournée vers l'administration des vallées pour le compte du roi de France et ne pouvait se targuer de héros militaires, mais ce panache rappelait que la noblesse du Sud-Ouest avait toujours répondu aux appels du roi. Les Quarante-Cinq qui formaient la garde personnelle d'Henri III comportaient trois nobles d'Aure et, en cherchant bien, on devait en trouver parmi la garde du bon roi Henri et chez les cadets de Gascogne dont, les coudes sous le menton, Louis-Hector écoutait avec délices les aventures racontées par son précepteur. Son héros préféré était monsieur de Tréville qui, lui-même simple cadet, avait atteint la fonction très importante de capitaine-lieutenant des Mousquetaires du bon roi Louis le Treizième.

Les contacts entre le père et le fils étaient très limités. De nature sombre et taciturne, les soucis ainsi que la solitude du veuvage n'avaient pas rendu l'homme très liant et sa silhouette droite comme une épée, arpentant les couloirs du château, donnait des frissons de crainte au jeune garçon. Lorsqu'il était présent, perdu dans ses pensées au haut bout de la table, l'atmosphère était lourde et compassée, l'abbé solennel face à l'enfant silencieux, devant la grande cheminée où craquaient les sarments.

Au reste, ces soirées étaient peu fréquentes, la chasse à la palombe ou au gros gibier en automne, les réceptions dans les châteaux voisins, les soirées de jeu au cours desquelles la noblesse mangeait allégrement le peu de revenus qui lui restait, occupaient monsieur de Galiay pour ainsi dire à plein temps.

ANNE QUÉRUEL

Louis-Hector de Ségure

1726-1790

ESPION DU ROI

Louis-Hector de Ségure, héritier des plus anciennes familles pyrénéennes, est le dernier d'une longue lignée de magistrats. Destiné à prendre la succession de son père, il ne rêve pourtant que plaies et bosses au service du roi – à l'instar de son modèle, M. de Tréville, capitaine des mousquetaires de Louis XIII. À la mort de son père, il choisit de quitter les Quatre-Vallées et s'engage chez les mousquetaires gris.

Commence alors une vie d'aventures qui va le mener en Corse, en Bohême, en Espagne puis en Pologne, à nouveau en Espagne, accomplissant des missions militaires, diplomatiques ou de renseignement. En France aussi où il retrouvera périodiquement son ancrage d'Arreau entre deux missions ou quand il est banni de la cour. Car tout au long de sa vie le comte de Ségure a montré un intérêt très marqué pour les affaires de sa province, s'opposant à l'administration royale pour défendre les paysans, si bien qu'ils le désignèrent comme représentant des Quatre-Vallées aux états généraux.

Anne Quéruel a écrit une biographie en forme de roman où elle fait revivre le comte de Ségure, sa vie, ses rencontres – Dumouriez, Casanova, Choiseul... –, ses amours, ses rêves et ses ambitions. Il en ressort le portrait d'un homme généreux, presque jusqu'à la naïveté, sincère, fidèle au roi et à ses amis ; une sorte de Cyrano pyrénéen.



Auteur d'un ouvrage consacré au général-baron Jean-Marie Vergez, *Le Bigourdan oublié* (Le Capucin, 2004), Anne Quéruel est passionnée par le XVIII^e siècle et les personnages hors du commun, souvent méconnus, qui le traversent ; passionnée également par la vie quotidienne dans les Pyrénées. Sa prédilection pour les ouvrages historiques a conduit Anne Quéruel, diplômée d'histoire, descendante d'une vieille famille de la vallée d'Argelès, à faire revivre, une fois encore, un de nos héros pyrénéens.

www.loubatieres.fr

diffusion Dilisud
www.dilisud.fr

Illustration de couverture :

Le Liseur blanc, 1857, (Huile sur bois),

Ernest MEISSONIER, 1815-1891 – Paris, Musée d'Orsay.

Crédit : Erich Lessing / akg-images

ISBN 978-2-86266-524-5



17,50€ 9 782862 665245